

Les Etats-Unis victimes de l'effet boomerang des « maras »

Les mineurs clandestins venus d'Amérique centrale fuient la violence de ces gangs transfrontaliers nés dans les rues de Los Angeles

New York
Correspondance

Ils fuient la violence, la pauvreté mais surtout les gangs (les « maras ») qui les embrigadent dès leur plus jeune âge. Venus principalement du Honduras, du Guatemala et du Salvador, les plus de 60 000 mineurs clandestins qui depuis un an ont cherché à trouver refuge aux Etats-Unis sont le dernier épisode d'une histoire longue et complexe entre Washington et l'Amérique centrale, où les politiques d'expulsion des dernières décennies ont joué un rôle-clé. Une histoire qui commence non pas dans leurs pays d'origine, mais dans les rues de Los Angeles.

Le gouvernement Obama a proposé une aide de 250 millions de dollars au Salvador, au Guatemala et au Honduras

« Les années 1990 étaient une autre époque, se souvient Robert Lopez, qui couvrait alors les gangs pour le *Los Angeles Times*. Nous étions en pleine épidémie du crack, il y avait plus de mille homicides par an. »

Deux bandes rivales se disputent les rues de la ville et le trafic de drogue : la Mara Salvatrucha (aussi connue comme MS-13) fondée par des immigrants salvadoriens du quartier de Pico-Union qui avaient fui la guerre civile dans les années 1980. Et sa grande rivale, Barrio 18 (le gang de la 18^e Rue du district de Rampart, ou M-18), qui commence comme une organisation mexicaine, mais recrute bientôt des réfugiés d'Amérique centrale. Elles se livrent à une guerre sans merci. « Ils ont introduit un niveau de violence inouï. Certains membres étaient d'anciens militaires. Ils avaient appris à tuer », raconte M. Lopez.



Des migrants originaires du Honduras et du Salvador arrêtés à Granjeno (Texas), près de la frontière mexicaine. ERIC GAY/AP

La police est débordée. Washington cherche une solution. En 1996, le Congrès américain adopte une loi selon laquelle tout « non-citoyen » condamné à un minimum d'un an de prison peut être automatiquement expulsé. La plupart des réfugiés n'ayant pas régularisé leur situation, le gouvernement entame alors une série de rapatriements massifs qui vont durer pendant presque dix ans. Entre 2001 et 2010, plus de 120 000 jeunes délinquants sont renvoyés dans des pays qu'ils ne connaissent pas – la plupart étant arrivés enfants aux États-Unis – et dont ils parlent à peine la langue.

Les autorités américaines ne donnent pas toujours les détails des antécédents criminels des expulsés. Sans casier judiciaire

dans leurs pays d'origine, beaucoup sont mis en liberté dès leur arrivée. « Ils passaient quelques formalités puis ils étaient tout de suite relâchés. J'en ai été témoin », explique Al Valdez, professeur à l'université de Californie à Irvine et ancien responsable de l'unité des gangs de la police du comté d'Orange (grande banlieue de Los Angeles).

Ils deviennent vite les petits caïds-du coin. « Ils ont tout de suite séduit les jeunes, avec leur look très américain, très hip-hop, leurs pantalons baggy, leurs crânes rasés, leur attitude », explique M. Lopez. Et surtout avec ces tatouages impressionnants qui couvrent leurs corps et leurs visages, où les initiés peuvent lire leurs exploits. Ils exportent également leur cruauté et leurs rivalités.

En continuant leurs activités illícites, ils enracinent les « maras » sur un terreau fertile : la pauvreté et un passé récent de conflits armés. « Ils ont été les catalyseurs de la hausse de la violence dans ces pays, en particulier dans les régions rurales. Grâce à l'argent de la drogue, ils se sont propagés comme un virus », souligne Steven Dudley, analyste d'InSight Crime, un think tank qui étudie le crime organisé en Amérique latine.

« Ces gangs font partie du tissu culturel des Etats-Unis », expliquait récemment au *National Geographic* John Sullivan, spécialiste du département du shérif de Los Angeles. « Nous les expulsions et, comme ils sont bien plus dangereux que les bandes locales, ils en prennent vite le contrôle. Et c'est ainsi que nous

avons des régions [d'Amérique centrale] totalement déstabilisées, avec un fort taux de violence. »

Une violence qui « a créé un véritable effet boomerang », selon M. Lopez, et que Washington se doit maintenant de résorber. Mais durant toutes ces années le problème « n'a été abordé que d'un point de vue purement sécuritaire, jamais en termes de politique régionale globale », précise M. Dudley. Seul le FBI a vraiment suivi l'évolution de ces gangs transnationaux. Personne ne s'attendait à une vague d'immigration massive.

Le gouvernement Obama a proposé une aide d'urgence de 250 millions de dollars (187 millions d'euros) aux gouvernements du Guatemala, du Honduras et du Salvador pour aider les mineurs victimes

des gangs. « Je ne suis pas très optimiste car il n'y a pas vraiment de structure dans ces pays », déclare M. Dudley. Et je trouve un peu injuste que la faute revienne aux Etats-Unis, alors que les responsables d'Amérique centrale n'ont rien fait pendant des décennies. »

Fin juillet, le Congrès américain est parti en vacances sans adopter de mesure pour combattre la crise des jeunes migrants. Le problème est devenu un phénomène transfrontalier car les « maras » opèrent désormais entre les Etats-Unis et l'Amérique centrale. « Elles sont en contact permanent », dit M. Lopez. Elles se sont déplacées sur la Côte est, dans le Maryland et le Massachusetts, mais aussi à Washington. ■

ISABELLE PIQUER